

THEATRE

REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



HS



REVOLUTIONNAIRE



LIBRAIRIE

LIBRAIRIE

L I S I A ,
O P É R A ,
E N U N A C T E ,
Paroles du Citoyen M O N N E T ,
Musique du Citoyen S C I O .

*Représenté pour la première fois , à Paris , sur le
Théâtre de la rue Feydeau , le 8 Juillet 1793. (vieux
style.)*

Prix 1 liv. 5 sols.



A P A R I S ,
De l'Imprimerie de C A I L L E A U , rue Gallande ,
N.º 64 , 1794. (vieux style.)

L'an second de l'Ere Républicaine.

PERSONNAGES. ACTEURS.

Les Citoyens.

THAMAR, Prêtre du Soleil. *Châteaufort.*

*Costume Indien, ayant l'image du Soleil
sur la poitrine.*

DORVAL, Officier Français. *Gaveaux.*

PEDRO, Espagnol, Valet de
Dorval. *Rexicourt.*

LISIA, Espagnole, depuis 15
ans habitante de l'Isle. *Citoyenne Scio.*

ZIMA, fille naturelle de Dorval
& de Lisia, âgée de 15 ans. *Citoyenne Martin.*

CHŒURS d'Indiens, de Soldats & Matelots.

La Scène est dans une Isle inconnue.

Je, soussigné, déclare avoir cédé au Citoyen Cailleau, les
droits d'imprimer & de vendre LISIA, OPÉRA, EN UN ACTE,
sans préjudice de mes droits d'Auteur que je me réserve selon
l'article de la loi, sur les Théâtres auxquels je donnerai le
droit de le représenter. A Paris, ce duodi 2 Pluviose, l'an second
de la République.

MONNET.



L I S I A.

Le Théâtre représente un sol parsemé de rochers & différentes sortes d'arbres. Dans le fond est une montagne percée, au travers de laquelle on découvre la mer. A la gauche des Acteurs est une pierre exaucée sur une autre, formant un tombeau. Le lierre rampe autour, & plusieurs arbres l'ombragent; vis-à-vis sont deux cabanes jointes par un banc, & ornées par la nature. La scène commence au jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

L I S I A sur la porte de sa cabanne.

LE retour de l'astre qu'on adore en ces lieux a dissipé l'orage, & l'air a repris sa fraîcheur. Cruelle nuit! quels souvenirs as-tu réveillé dans mon âme! (*Elle s'approche du tombeau.*) O Fernand! ta rigueur te coûta la vie & fit le malheur de celle de ta fille.

R O M A N C E.

DEPUIS trois lustres, ô mon père!

Ta cendre repose en ce lieu;

Mon amour causa ta colère,

Et ta colère offensa Dieu.

L I S I A,

Les préjugés fi-ent mon crime;
 En moi tu vis ton déshonneur.
 Ah ! pour recouvrer ton estime,
 Devais-je perdre le bonheur ?

S C E N E II.

L I S I A *courbant les rameaux sur le tombeau.*

Z I M A *sortant de la même cabanne.*

Z I M A.

EN m'éveillant , j'ai voulu donner mon premier
 baiser à maman , & je ne l'ai pas trouvée auprès de
 moi. Voyons si Tamar est encore là. (*Elle entre
 dans la cabanne , à côté de la sienne.*)

S C E N E III.

L I S I A *seule.*

FUYANT les lieux de ma naissance ,
 Quittant l'objet de mon amour ,
 Je te suivis sans résistance ,
 Croyant ne plus revoir le jour.
 Pendant ce funeste voyage ,
 La foudre brisa le vaisseau
 Qui nous jeta sur ce rivage ,
 Où ma main creusa ton tombeau.



S C E N E I V.

LISIA; ZIMA sort de la cabanne. THAMAR

descend de dessus la montagne; apercevant

LISIA, *il s'arrête pour l'observer.*

Z I M A, *à part.*

IL n'y est plus; mais voilà maman: elle parle à son père; ne l'interrompons pas.

T H A M A R, *à part.*

Digne exemple de l'amour filial!

L I S I A.

A peine au printems de mon âge,

Livrée aux plus vives douleurs,

Je fus mère sous ce feuillage,

En te donnant encor des pleurs.

(*Elle quitte le tombeau.*)

Et sans voir finir ma misère,

Ne vivant que pour mon enfant;

Hélas! je regrette mon père,

Et j'aime encore mon amant.

T H A M A R.

Bien, Lisia, bien.

L I S I A.

Ah! c'est toi, Thamar.

Z I M A.

Maman!

L I S I A.

Ce n'est que dans vos bras que je puis oublier mes peines.

L I S I A ,

Z I M A .

Eh bien ! maman , il faut n'en jamais sortir. Embrasse ta Zima.

T H A M A R .

Lisia , la nature est juste ; il faut l'être avec elle. Tu as perdu ton père , pleure-le ; mais aime-moi comme si je l'eusse toujours été. Quand le ciel reprit la vie de ma fille , je te donnai son nom ; sois ma Lisia ; en te nommant ainsi , j'adoucis ma douleur & je pourrai , peut-être un jour , te faire oublier la tienne.

L I S I A .

Cher Thamâr ! oui ; je suis ta fille , ta bonne fille ; depuis quinze ans , tu me tiens lieu de tout. C'est par toi que j'appris à vivre en ces climats ; & s'il fallait un jour nous séparer , je croirais perdre une seconde fois l'auteur de ma naissance.

Z I M A .

Oh ! maman , ne parlons pas de ça !

T H A M A R ,

Le temps n'a fait que blanchir mes cheveux ; mon cœur est toujours le même ; plus jeune , je fus heureux par l'amour ; aujourd'hui , je le suis par l'amitié. Je crois n'avoir pas perdu au change ; si quelque chose pouvait m'affliger , ce serait de n'avoir eu occasion de n'obliger que toi ; car je pense qu'il n'est de bonheur que dans le bien que l'on peut faire.

L I S I A .

Tu as raison ; pourquoi tous les hommes ne pensent-ils pas de même ?

T H A M A R .

C'est que tous les hommes n'ont pas le cœur pur ; grace à ton naufrage , j'ai sçu qu'il était d'autres climats que celui que j'habite ; j'ai sçu qu'il était des

OPÉRA.

7

mortels assez dépourvus de raison pour se croire d'un
autre limon que le commun des hommes.

COUPLETS.

PLAIGNONS ces fous ambitieux
Qui, dans leur aveugle délire,
Fiers des erreurs de leurs ayeux,
Croient être les Dieux de l'Empire.

L'excès de cette vanité
Ne peut montrer qu'une faiblesse ;
Un sentiment d'humanité
Vaut mieux que toute leur noblesse.



EN ce séjour, grâces aux cieux,
Cette chimère est inconnue ;
Nous y sommes tous plus heureux ;
La vérité s'y montre nue ;
Nous y possédons la santé ;
Pour nous conduite, la Sagesse ;
Pour nous aimer, l'Égalité ;
Et la Liberté pour richesse.

Z I M A.

Eh bien ! puisque nous avons tout cela, jouissons-
en sans allarmes. Bonne maman ; ne pleure donc
jamais. Si tu sçavais quel mal cela fait à Zima ! je
t'aimé bien, aime-moi assez pour ne plus te chagri-
ner ; me le promets-tu ?

L I S I A.

Ah ! ma fille ! redis-moi sans cesse que tu m'aimes ;
crois entendre celui qui te donna le jour.

Z I M A.

Pourquoi ton père n'a-t-il pas voulu être le sien ?

A 4

L I S I A.

L I S I A.

Sa naissance ne permettrait pas notre union. Fils d'un soldat parvenu par sa seule valeur, il n'avait que des vertus; c'était des titres qu'il fallait pour devenir le gendre de Fernand. Préjugés cruels! père plus cruel encore! fallait-il par la crainte de blesser un faux honneur, faire trois malheureux!

T H A M A R.

Ma chère Lisia! cesse d'accuser ton père; s'il eût la cruauté de t'arracher des bras de ton ami, de lui ravir le bien le plus grand que ton amour dût lui donner; ce sont les mœurs de ta Patrie qui l'y ont forcé. Tu dois lui pardonner. Ici, nos loix ne profcrivent pas l'enfant de la nature; unis par les sentimens, les calculs de l'avarice ne nous sont point connus, Nous nous aimons pour nous aimer, & le fruit de nos mutuels penchans n'est jamais une tache aux yeux de ceux qui nous entourent. Oublie donc, ma chère Lisia, que tu naquis sous un ciel où les hommes qui nous nomment sauvages, sont assez dénaturés pour imprimer le déshonneur sur le front de l'innocence.

Z I M A.

Oui, maman; oublie que tu n'eus pas toujours de si bons amis que Thamar.

L I S I A.

Ah! si ton père, si mon cher Dorval était ici, je n'aurais plus rien à regretter.

(On entend des instrumens qui annoncent l'arrivée des Indiens. Quatre mesures du motif du Chœur.)

T H A M A R.

J'entends venir nos amis; notre déjeuner sera gai: car après l'orage de la nuit, jamais nous ne saluâmes le soleil plus beau que ce matin.

OPÉRA.

9

Z I M A.

Quoi ! tu viens déjà !...

T H A M A R.

Mon enfant , dès qu'on ouvre l'œil , on doit remercier la lumière qui l'éclaire.

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS ; *les Indiens des deux sexes arrivent de dessus la montagne , portant des paniers de fruits , &c.*

C H Œ U R.

D U soleil , chantons le retour ;
Au chaim heureux de sa naissance ,
Les fleurs reprennent leur essence ;
Les cœurs se r'ouvrent à l'amour.

T H A M A R.

Le plaisir qui leur sert de guide ,
Vient embellir ce repas du matin.

L I S I A.

Le plus frugal est un festin ,
Par tout où l'amitié réside.

(*Les Indiens s'assient à l'entour de Thamar en chantant.*)

C H Œ U R.

Chantons le soleil du matin ;
Chantons sa bénigne influence ;
Au plaisir le cœur est enclin ,
Quand on jouit de sa présence.

(*Pendant la ritournelle , ils s'assient.*)

L I S I A.

T H A M A R , L I S I A.

Vivre en commun de bon accord ,
 Avoir cœur pur , âme tranquille ;
 Voilà quel est le vrai trésor ,
 Et le bonheur de cet asyle.

C H Œ U R.

Vivre en commun , &c.

(*Le Chœur est interrompu par le bruit du canon.
 Tous les Indiens restent immobiles de surprise. Lisia
 marque sa réflexion & monte au haut de la montagne.*)

T H A M A R.

Grand Dieu ! quel bruit se fait entendre !
 Quel son fait retentir ces lieux !
 A quoi devons-nous nous attendre !
 Est-ce faveur , ou colère des cieux !

C H Œ U R.

Grand Dieu ! quel bruit ! &c.

(*Le bruit continue ; les femmes courent se cacher
 derrière les cabannes , & dans des creux de rochers.*)

L I S I A accourant avec chaleur & délire de joie.

Le ciel a pris part à mes larmes ;
 Des vaisseaux viennent sur ces bords ;
 Dissipez , dissipez vos allarmes.

T H A M A R.

Que dis-tu ?

L I S I A.

J'en crois mes transports ;
 Le pavillon de la Castille
 Et celui des Français ,
 Flottent sur cette rive. O mes amis ! ma fille !
 Dieu nous comble de ses bienfaits.

Non ; ce hazard n'a rien que je redoute.
 Ils me reconnaîtront , & le ciel , protecteur .
 De ton père en ce jour , va m'instruire sans doute.
 Reste en ces lieux ; je te laisse mon cœur.
 Viens , Thamar , viens ; le prix de ma constance ,
 Celui de mon amour ,
 Sont , par la Providence ,
 Réservés pour ce jour.

Z I M A.

Agréable espérance !
 Si tu fais ses plaisirs ,
 Double sa jouissance ,
 En comblant ses desirs.

THAMAR ET CHŒUR.

Puisse son espérance
 Répondre à nos desirs !
 Nous partageons d'avance
 Sa joie & ses plaisirs.

(*Ils sortent.*)

S C E N E V I.

Z I M A seule ; le canon a cessé.

M A M A N !... où va-t-elle ?... Je ne sçais pourquoi
 ce bruit m'effraie , comme quand le ciel gronde !...
 Mais je n'entends plus rien , & mon cœur bat tou-
 jours. Pauvre Zima ! si ta mère... ô bon Dieu ! bon
 Dieu ! veille sur elle !

A I R :

Ce bruit vient-il du ciel , ou sort-il de la terre !
 Préfage-t il ou le mal , ou le bien !
 Pour la première fois , le plaisir de ma mère
 N'a pas été le mien.
 Le silence succède à ce bruit effrayant ;
 Les airs sont sans murmure ;

L I S I A ,

L'oiseau suspend son chant ,
 Et toute la nature
 Reste sans mouvement.
 Le soleil, en colère,
 Voudrait-il nous punir !
 Ah ! qu'il sauve ma mère,
 Et me fasse mourir.

S C È N E V I I .

Z I M A ; *les Indiennes se montrent avec crainte.*

C H Œ U R .

Z I M A ! Zima !
 Que fais-tu là ?

Z I M A .

J'invoque pour ma mère
 Et pour Thamar ,
 Du Dieu qui nous éclaire,
 Un doux regard.

C H Œ U R .

Hélas ! qu'allons-nous faire ?
 Qu'allons-nous devenir ?

Z I M A .

Cette foudre érangère
 Semble se ralentir.

C H Œ U R .

Sur ces côtés portons la vue ;
 Osons hasarder quelques pas.

Z I M A , *apercevant des étrangers à travers les rochers.*

Que faites-vous ? n'avancez pas ;
Une troupe inconnue
Ici porte ses pas.

C H Œ U R.

Cachons nous , sauvons-nous ; ô lumière du monde !

Plonge-toi dans les flots ,
Et qu'une nuit profonde

Nous dérobe aux regards de ces objets nouveaux.

(*Elles rentrent dans leurs cabannes ; Zima se cache derrière le tombeau.*)

SCÈNE VIII.

DORVAL, PEDRO, SOLDATSET
GENS DE L'ÉQUIPAGE, *armés*
de fusils , pistolets , sabres , &c.

P E D R O.

MES amis , approchez , approchez ; pourquoi
rester si loin ? suivez-nous de très près.

D O R V A L.

Plus j'avance dans cette Ile , & plus je me per-
suaide qu'elle est habitée.

P E D R O.

Oui , habitée par des lions ou des tigres , & ces
gens là ne sont rien moins qu'hospitaliers.

D O R V A L , *apercevant les cabannes.*

Allons , allons , rassures-toi. Ah ! ah ! voilà qui

rend mes conjectures justes... Ce sont des cabannes.
(*Il s'avance pour regarder.*)

P E D R O *le retenant par l'habit.*

Hélas ! je vous en prie , ne vous hazardez pas indiscrettement ; peut-être est ce là la demeure de quelqu'antropophages.

D O R V A L.

Je n'apperçois personne ; le bruit de nos canons aura fait prendre la fuite à tous les habitans.

P E D R O.

Plût au ciel !

D O R V A L.

Quoique mon abord ait précédé le signal de l'arrivée de nos vaisseaux , je n'en suis pas plus avancé.

P E D R O.

Ne vous l'avais-je pas dit ! Voilà comme vous êtes. A la vue du plus petit rocher , allons , la chaloupe à la mer ; & nous voilà , loin de tout secours , obligés de gravir des montagnes , descendre des précipices , franchir des torrens , & nous exposer , cent fois le jour , à devenir la proie des monstres marins ou des hommes sauvages ; & cela pourquoi ? pour chercher une femme , comme s'il en manquait en Europe.

D O R V A L.

Il n'en est qu'une pour moi dans l'univers.

P E D R O.

Et depuis quinze ans qu'elle est disparue , vous y pensez encore ! Je croyais que l'objet d'une telle constance ne pouvait être que l'héroïne d'un roman.

D O R V A L.

L'objet d'une telle constance ne peut être qu'Isabelle.

A I R :

PLAIGNEZ mon sort , tendres amans ;
Isabelle eut tout en partage.
L'objet de vos doux sentimens
Ne peut être que son image.
Elle fut rayie à mon cœur ;
Depuis ce jour , mon âme errante
La cherche en vain : & mon ardeur
Pour elle chaque jour augmente.
Hélas ! pourrais-je l'oublier !
Quand chaque instant me la rappelle !
De mes vœux elle eut le premier ;
Mon dernier vœu sera pour elle.

P E D R O.

On peut dire que vous avez une ardeur à l'épreuve,
& pour en suivre les transports , après avoir eu la
permission d'armer un vaisseau , de lever un corps
de troupe sous le pavillon Français , vous vous ruinez
dans les contrées où Messieurs les Espagnols viennent
s'enrichir.

D O R V A L.

La vraie richesse est la satisfaction du cœur.

P E D R O.

Oh ! sans doute. Au reste , dans le monde , chacun
poursuit le bonheur sous différente forme. Par exem-
ple , ce Capitaine dont la bourasque de cette nuit
nous a fait les compagnons de voyage , il ne s'amuse
point , lui , à chercher des simples , ni des femmes ;
de l'or , de l'or , dit-il , & sans l'or , il n'est rien à ses
yeux.

D O R V A L.

Que je le plains !

LISIA,
DUO.

UN avare me fait horreur
Dans sa magnifique indigence.

PEDRO.

Sans l'or il n'est point de bonheur ;
Croyez-en mon expérience.

DORVAL.

L'or n'a pour moi rien de flatteur ;
Aimer : voilà ma jouissance.

PEDRO.

L'Amour est une fleur
Qui doit mourir sans l'espérance.

DORVAL.

D'espérance vit mon ardeur,
Et j'attends tout de ma confiance.

PEDRO.

Cette constance chaque jour
Accroît vos torts, je vous assure,
Et l'or vaut bien mieux que l'amour ;
C'est Don Pedro qui vous le jure.

DORVAL.

Le cœur de l'homme, chaque jour,
Par un doux sentiment s'épure,
Et préférer l'or, l'or à l'amour,
C'est faire outrage à la nature.

PEDRO.

Ainsi je vous vois décidé à passer le reste de vos
jours en Chevalier errant, bravant tous les dangers
pour trouver votre infante.

DORVAL.

C'est en vain que Fernand aura mis les mers entre
sa

sa fille & moi ; mon cœur m'assure qu'elle est en ces climats.

P E D R O.

C'est-à-dire , qu'il est notre bouffole , & nous suivons aveuglément la route qu'il nous trace ; nous voilà bien conduit ! Mais en supposant que cette belle vécût encore pour vous , croyez-vous la trouver aussi aimable ?...

D O R V A L.

Une femme vertueuse a tous les âges pour elle.

P E D R O , appuyant sur ce qu'il dit.

Il y a quinze ans que vous ne l'avez vue.

D O R V A L.

Selon mon cœur , il n'y a pas quinze minutes.

P E D R O.

Quinze minutes !... Mais je crois qu'il serait à propos de retourner à bord : nos gens seront inquiets.

D O R V A L.

Non ; je veux jeter un coup-d'œil derrière ces chaumières. Vous , mes amis , allez sur les hauteurs des environs ; si quelqu'Indien s'offrait à vous , attirez-le par la douceur ; que l'humanité soit toujours la base de vos actions. Allez. (*Les matelots & soldats sortent.*)

SCÈNE IX.

D O R V A L , P E D R O.

D O R V A L.

T O I , reste en cette place.

P E D R O.

Comment ! tout seul ! y pensez-vous ?

LISIA;

DORVAL.

Ce poste ne peut être dangereux ; d'ailleurs , je ne vais qu'à deux pas ; observe bien.

PEDRO.

Mais si j'allais être attaqué....

DORVAL.

N'as-tu pas des armes ! tu feras feu , & j'accourrai à ton secours.

PEDRO.

A mon secours ! il ne fera plus temps , je vous assure.

DORVAL.

Allons , allons ; c'est assez discourir : fais ce qu'on te dit , & ne crains rien. (*Il sort.*)

PEDRO.

Il me laisse ! ah ! mon Dieu ! (*A la cantonnade.*) Ne vous éloignez pas , mon Capitaine , je vous en prie.

SCÈNE X.

ZIMA , PEDRO.

ZIMA , à part & se recachant.

Tous les autres sont loin ; pourquoi celui-là reste-t-il seul ?

PEDRO.

Je n'ose plus me retourner , tant j'appréhende quelque fâcheuse rencontre. Malheureux Pedro ! voilà le prix de ta curiosité ! Faire le tour du monde , cela me semblait beau ; mais je n'aime pas les beautés si dangereuses à connaître. Je crois cependant que je n'entends rien.

OPÉRA.

19

Z I M A , à part.

Il ne s'en va pas ! que fait-il là ?

P E D R O , se retournant en tremblant.

Eh !... c'est une singulière chose que la peur ! on croit toujours voir & entendre... Ah ! ma Patrie ! je ne t'ai jamais tant trouvé d'attraits que depuis que je t'ai perdue de vue. Ce n'est pas ce que j'y laisse que je regrette ; car hors mes dettes , je ne crois pas avoir rien oublié. Mais n'importe ; on aime son pays , & le mien vaut bien la peine qu'on y pense , sur-tout quand on est garçon & fait... (*Il se regarde avec plaisir.*) Je puis dire , sans vanité , que si mon départ affligea maintes belles , il fit plus d'un heureux ; mais il faut l'avouer : l'Amour semble avoir choisi l'Espagne pour se jouer des précautions paternelles & des méfiances conjugales.

CH AN S O N.

UN Espagnol qui voit venir
De sa fille le charmant âge,
Avec prudence veut agir
Et se conduire en homme sage.
Il appelle le Serrurier ;
C'est le Vulcain du voisinage :
Il est expert en son métier,
Et du logis fait une cage.
Le papa , content de cela ,
Sourit à son ouvrage.
Mais ce qu'il croit tenir par-là ;
Est souvent en voyage.



À leur tour on voit les maris ,
 Pour être heureux dans leur ménage ,
 De l'hymen suivant les avis ,
 Observer le commun usage .
 Un digne époux de ce pays
 Qui , dans le bon principe , est ferme ,
 Dès qu'il veut sortir du logis ,
 Sous la clef , sa femme il renferme :
 Le galant , à deux pas de-là ,
 Sous le manteau se couvre :
 L'hymen ferme le cadenas ,
 Qu'en secret l'Amour ouvre .

Oh ! c'est charmant ; mais le souvenir de cet heureux séjour me fait oublier ma crainte .. & le sommeil semble vouloir me jouer quelque mauvais tour. Je sens mes paupières s'appesantir... c'est la chaleur... la fatigue... Après avoir été balotté toute la nuit... Affeyons-nous ; les gens de cette habitation ont peut-être déménagé à la vue de nos vaisseaux , tant mieux ; car s'ils ont peur de nous , je puis bien dire que je leur rends la pareille. Nos amis sont en sentinelle , & cela me rassure. Mon héros de tendresse est sûrement aux environs à promener son amoureuse rêverie... Cependant, tenons-nous sur nos gardes. (*Il arme son fusil.*) Une passion de quinze ans ! c'est fort ! Je ne crois pas que je puisse jamais aimer de la sorte. Rien que d'y penser... (*Il baille.*) Ah ! je sens que je m'endormirais aux pieds de la charmante Signora... Oh ! oui ; je m'endormirais , parce que certainement je m'endors.



SCÈNE XI.

PEDRO (*dort*) ZIMA *approche doucement.*

Z I M A.

J'AI observé tous les mouvemens de cet homme ; j'ai bien prêté l'oreille à tout ce qu'il a dit , & je n'ai rien pu comprendre. (*Elle s'avance & confidère Pedro.*) Oh ! oui ; c'est bien un homme... à ce que je crois au moins ; c'est sûrement un de ces méchans dont maman m'a souvent parlé... Il ne bouge plus... Il ne dit plus rien... Je crois qu'il dort. Si je pouvais , sans l'éveiller , appeller mes compagnes !

(*Elle va au fond de la Scène appeller les Indiennes.*)

SCÈNE XII.

ZIMA , PEDRO ; *toutes les Indiennes paraissent peu-à-peu.*

Z I M A ; *elle appelle bien bas.*

Z I O... Mazi... Giza...

C H Œ U R.

Qu'est-ce là ? qu'est-ce là ?

Z I M A.

(*Chut, chut, c'est Zima.*)

C H Œ U R.

C'est Zima , c'est Zima.

L I S I A ,

Z I M A .

Doucement ; faites silence !

Paix , paix ; parlez bas .

Un Européen , je pense ,

Se repose là-bas .

C H Œ U R .

Parlons bas . (*bis.*)

Z I M A .

Approchez avec prudence ;

Ne le réveillons pas .

Tout doucement je m'avance ;

Suivez mes pas .

C H Œ U R .

Suivons ses pas .

P E D R O , *allongeant ses bras & baillant sans s'éveiller.*

Ah !..

C H Œ U R , *se reculant tout dans le fond.*

Ah !..

Z I M A .

Chut , chut ; faisons silence :

Ne le réveillons pas .

Tout doucement je m'avance ;

Suivez mes pas .

C H Œ U R .

Suivons ses pas .

(*Elles sont autour de lui & le considèrent.*)

Z I M A .

Le voyez-vous !

OPÉRA.

23

CHŒUR.

Il dort, sans doute.

- Z I M A.

Tout comme nous.

CHŒUR.

Tout comme nous.

Oh ! oui, sans doute.

Z I M A, *montrant le fusil.*

Qu'a-t-il donc là ;

CHŒUR.

Crois-nous ; redoute

D'approcher là.

/ Z I M A *prenant le fusil.*

Voyons cela.

CHŒUR.

Qu'est-ce cela !

Z I M A.

Mais c'est, je pense,

Un instrument

Fait pour leur danse,

Assurément.

CHŒUR.

Pour en jouer, sçachons comment

Ils peuvent faire.

Z I M A.

Tout doucement ;

Il faut se taire.

B 4

LISIA,

CHŒUR.

Par ici, non par là,

Comme ça... Ah!

(Elle tombe évanouie ; le fusil part dans les mains de Zima ; toutes les Indiennes se sauvent en criant.)

SCÈNE XIII.

DORVAL *a courant* ; ZIMA *à terre* ; PEDRO,
réveillé en sursaut & tremblant.

DORVAL.

QU'EST-CE que c'est ? qu'ai-je entendu ?

PEDRO *étourdi.*

Oui, oui ; qu'ai-je entendu ?

DORVAL.

Pourquoi ce coup de fusil ?

PEDRO.

C'est... c'est pour... Ah ! mon Dieu ! j'en tremble encore.

DORVAL.

Répondras-tu enfin ?

PEDRO.

Et que puis-je répondre ? si ce n'est que j'ai cru me réveiller pour la dernière fois de ma vie.

DORVAL.

Mais que vois-je ! une jeune fille ! ah ! malheureux ! qu'as-tu fait !

PEDRO.

Est-elle morte ?

DORVAL.

Je le crains.

P E D R O.

Et c'est moi qui l'ai tuée ?

D O R V A L.

Et qui donc, imbécille !

P E D R O.

C'est bien sans le vouloir, je vous assure.

D O R V A L, *relevant Zima.*

Elle respire !

P E D R O.

Elle respire ! Prenez garde à vous.

D O R V A L.

Elle ouvre les yeux ; que d'attraits !

P E D R O, *s'approchant.*

Elle est vraiment jolie.

Z I M A *se voyant entre les bras de Dorval & auprès de Pedro, jette un cri.*

Ahi!...

P E D R O *reculant.*

Ah ! tenez-la bien.

Z I M A *montrant le fusil & se mettant aux genoux de Dorval.*

Pardon, pardon ; c'est ça, c'est ça ; ne fais pas de mal à Zima.

D O R V A L.

O ciel ! quel accent frappe mon oreille ! ma chère enfant, rassure-toi ; tu ne cours aucun danger : dis-moi, par quel événement te trouves-tu dans cette Ile ! la langue que tu me parles est-elle celle de tes compagnes ?

Z I M A.

Non ; mais ce doit être la tienne.

D O R V A L.

Qui te l'a dit ?

Z I M A.

Maman.

L I S I A ,

D O R V A L .

Quoi ! ta mère... Explique-toi.

Z I M A .

N'êtes-vous pas Européens ?

D O R V A L .

Sans doute.

P E D R O *se redressant.*

Oui, mon Capitaine est Français, & moi, Castillan.

Z I M A .

Castillan ! ah ! tant mieux ! maman fera bien-aise ; mais vous ne l'avez donc pas vue !... Elle est allée au-devant de vous.

P E D R O .

Nous n'avons vu personne.

D O R V A L .

Quoi ! ta mère serait....

Z I M A .

Elle est Espagnole.

D O R V A L .

Espagnole ! & dis moi, Zima, quel est son nom ?

Z I M A .

C'est Lisia.

D O R V A L .

Cruelle espérance ! mon enfant serait de son âge... regarde-moi, Zima !

Z I M A .

Oh ! volontiers, tant que tu voudras ; j'ai du plaisir à te voir.

D O R V A L .

Je crois démêler dans ses traits certaine ressemblance...

P E D R O .

Bon ! voilà sa tête qui travaille.

Z I M A.

Mais pourquoi tes yeux s'emplissent-ils de larmes ?
Ah ! ne pleure pas comme ça ; tu me ferais pleurer
aussi.

D O R V A L.

Fille aimable ! & depuis quand habitez-vous ces
lieux ?

Z I M A.

Oh ! moi, depuis que je suis née, & j'ai vu quinze
fois la fête du Soleil. Maman & Thamar disent que
cela fait quinze ans.

D O R V A L.

Quinze ans ! quel rapport !... Mais qu'est-ce que
Thamar !

Z I M A. (*Gaiement.*)

C'est notre bon ami.

P E D R O , à part.

Leur bon ami ! Ah ! ah ! c'est donc ici comme chez
nous.

Z I M A , avec respect.

Et de plus , il est le Chef de l'Isle & le premier
Ministre du Soleil ; voilà sa cabanne.

P E D R O.

Sa cabanne ! si celui-là ruine ses Etats , ce ne sera
pas par magnificence.

D O R V A L.

Et dis-moi , Zima , comment ta mère s'est-elle
trouvée ici ?

Z I M A.

Elle y fut jetée par une tempête affreuse ; nos
amis ne purent sauver qu'elle.

D O R V A L.

Et quel était le but de son voyage ?

L I S I A ,

Z I M A .

Hélas ! elle suivait son méchant père qui la forçait
d'abandonner le mien.

D O R V A L .

O ciel ! je ne sçaurais plus en douter ; ce rapport
de temps, de lieux, de circonstances.... Mon enfant,
où est-elle ! où est-elle , ta mère ! je veux la voir ,
lui parler.

P E D R O .

Modérez-vous ; si par hazard....

(*On entend accourir les gens de Dorval.*)

Ah ! grand Dieu ! qu'est ce que c'est que ça !

S C È N E X I V .

LES PRÉCÉDENS, SOLDATS ET
MATELOTS FRANÇAIS.

C H Œ U R .

D E sauvages en ces lieux ,

Une horde s'avance ,

Et leurs regards furieux

Fait craindre leur présence.

D O R V A L .

Opposons la prudence ,

Sans fierté, ni terreur ,

Et que la confiance

Arrête la fureur.

Z I M A .

Soyez sans défiance ;

Aucun d'eux n'est méchant ,

Et de la bienfiance

Ils ont le sentiment.

P E D R O , *à part.*

Hélas ! je suis en transe ;

Que faire ! où me cacher !

Il n'est plus d'espérance ;

Je vais me voir hacher.

C H Œ U R.

Prudemment apprêtons-nous ;

Opposons à leurs armes ,

A leur choc , à leur courroux ,

Un sang-froid sans allarmes.

S C E N E X V.

LES PRÉCÉDENS ; THAMAR , *à la tête des*
s armés d'arcs , entre avec précipitation
& s'arrête à l'aspect de Dorval.

Z I M A , *courant à Thamar.*

A H ! c'est Thamar ! c'est notre père !

T H A M A R.

O ciel ! c'est un piège nouveau ! amis , arrêtez !...
Européens , vous pouvez nous ôter la vie ; mais
songez que Dieu seul en a le droit.

D O R V A L.

Indiens , ne nous confondez pas avec ces vils bri-
gands qui , sous les noms de conquérans , viennent ,
conduits par la cupidité , souiller le sol de votre
naissance... Nous sommes Français , vengeurs de tous
ceux qu'on opprime. Si la loyauté a droit à votre
amitié , je vous offre la nôtre.

T H A M A R.

Homme généreux , nous l'acceptons. Aidez-nous

à punir des perfides qui , sous des dehors fraternels , ont trahi notre confiance. Leur chef nous voit , nous rend les bras , reçoit le gage de nos cœurs , & nous montre des fers. De l'or , ou bien le supplice , dit-il ; des bûchers s'allument à nos yeux ; des victimes y sont jettées ; ces lieux portent déjà les marques honorables de notre captivité. Un Prêtre ! le déshonneur de leur croyance , le poignard à la main , nous dit : Abjurez l'erreur dans laquelle vous êtes élevés ; renversez les autels du Soleil , adorez le Dieu qui m'envoie ; il est le seul que l'on doit servir. Tombez à ses pieds , ou vous allez tous être frappés de la mort la plus prompte. A ces mots , interdit , étonné ; quoi ! dis-je , tu es Prêtre ! & tu nous parles en bourreau ! Le fer à la main , on peut assassiner & non subjuguier l'homme de la nature. Lisia , pâle , tremblante , veut mêler sa voix à la mienne ; mais à peine a-t-elle ouvert la bouche , que ce Prêtre homicide la fixe , la reconnaît , & s'écrie : c'est Isabelle de Fernand !

D O R V A L .

Isabelle de Fernand ! quoi ! Lisia ferait !...

T H A M A R .

Lisia fut le nom de ma fille. En adoptant Isabelle , je ne pouvais rien lui donner de plus cher.

D O R V A L .

O jour de joie & d'horreur ! je suis Dorval ; viens , Zima , embrasse-moi ; je suis ton père.

Z I M A .

Je le crois , car je t'aime déjà ; mais maman , que fait-elle à présent ?

D O R V A L .

Achève , Thamar.

T H A M A R .

Lisia est livrée à leur fureur ; le Prêtre ordonne qu'elle soit portée au vaisseau ; l'on obéit à la voix

de ce monstre ; on vient la saisir dans mes bras ; & pour la rendre au ciel , il faut , disent-ils , l'arracher de ces lieux ; nous voulons la venger ; nous courrons aux armes ; mais hélas ! que peut notre faiblesse , quand les cruels ont la foudre pour eux !

D O R V A L.

Elle éclatera pour les anéantir. Ma fille , reste en ces lieux ; bientôt , plus heureux , je te rendrai ta mère. Amis , suivez mes pas ; les fers de la tyrannie doivent tomber sous la main des Français.

T H A M A R.

Oui ; sois notre guide ; la force renaît , & la valeur est de tout âge quand on défend sa liberté. Marchons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XVI.

P E D R O , Z I M A.

Z I M A.

AH ! bon Dieu ! si tu ne sèves pas maman , que deviendra Zima !

P E D R O , *à part.*

Je puis bien dire que voici mon dernier jour.

Z I M A.

Oh ! les méchants ! les méchants !

P E D R O.

Oh ! oui , oui , bien méchants , certainement ; mais , ne vous affligez pas.

Z I M A.

Pourquoi restons-nous ici ? suivons-les...

P E D R O.

Non pas , non pas ; votre père vous a dit de rester ,

& vous devez lui obéir. Le ciel veille sur nous ;
Osons tout espérer de sa justice.

Z I M A.

Hélas ! si l'innocence à ses regards est chère ,
S'il voit mon cœur avec bonté ,
Qu'il éteigne à jamais les feux de son tonnerre ;
Dans les mains des méchans qui nous l'ont apporté.

P E D R O.

A nos souhaits , sans doute , il sera favorable ;
Nous devons tous le préjuger.

(*A part.*)

S'il était aux poltrons quelquefois secourable ,
En ces lieux sûrement je serais sans danger.

(*On entend le bruit du combat annoncé par plusieurs
coups de fusils ; une décharge de mousquetterie redouble ;
Pedro tombe à terre , & Zima tombe à genoux.*)

(*Tombant ensemble.*)

P E D R O.

Ah ! je suis mort.

Z I M A.

Je n'ai plus de maman.

Reprise du duo.

Z I M A. E N S E M B L E. P E D R O.

Hélas ! si l'innocence à ses re-	Si le ciel aux poltrons se mon-
gards est chère , &c.	trait secourable , &c. &c.

(*Chœur d'allégresse dans la coulisse ; Pedro & Zima
se rassurent & se relèvent.*)

SCÈNE

SCÈNE XVII & dernière.

LES PRÉCÉDENS , DORVAL , LISIA ,
THAMAR , *suivis & précédés de Matelots
& Soldats Français.*

CHŒUR.

LES INDIENS.

CHANTEZ votre victoire ,
O Français généreux !
Vous partagez la gloire
D'avoir fait des heureux.

LES FRANÇAIS.

Chantons notre victoire
En guerriers généreux ;
Partageons tous la gloire
De faire des heureux.

(Pendant le chœur , Zima court à sa maman , &
Pedro se relève.)

DORVAL.

Les traîtres ne sont plus ; puiffé - je ainfi les exter-
miner tous !

PEDRO *s'effuyant le front.*

Est-il bien vrai ! Il faut convenir que ces gens-là
nous ont donné bien de la peine.

ZIMA.

Maman , tu vis ! Zima est contente !

LISIA.

Ma chère enfant ! c'est lui ; c'est Dorval... Mes
amis , c'est le ciel qui l'a conduit ici pour m'ac-
quitter de vos bienfaits... cher Thamar !

THAMAR.

On ne doit rien à qui fait son devoir , & l'hon-
nête - homme reçoit le prix de toutes ses actions ,
quand il a le bonheur de servir ses égaux.

C

L I S I A,

L I S I A.

Mon ami!... Zima, voilà ton père!

D O R V A L, *embrassant Zima & Lisa.*

Ma fille! mon amie! que de maux font oubliés
dans les bras de ce qu'on aime!

C O U P L E T S.

D O R V A L.

CHARMANTS objets de mes soupirs,
Sur mon cœur régnerez en partage;
Quinze ans je cherchais les plaisirs;
Ils m'attendaient sur ce rivage.
Je suis amant & père heureux,
Est-il de plus doux avantage!
La nature alluma mes feux,
L'Amour couronne son ouvrage.

L I S I A.

Quinze ans je pleurais le bonheur
De vivre près de ce qu'on aime.
Sur ton cœur je formai le cœur
Qui m'offrait un autre toi-même.
Dans cette fleur de nos beaux jours,
Hélas! je te revis sans cesse;
L'enfant que l'on doit aux amours
Est le miroir de la tendresse.

Z I M A.

Lorsque je plaçais sur ton cœur
La fleur nouvellement éclose,
Ton baiser faisait mon bonheur;
Il ne fallait pas autre chose.

OPÉRA.

55

Mais je le sens en cet instant,
Et par ton cœur le mien s'éclaire;
Oh ! oui ; le bonheur d'un enfant
S'accroît par celui de sa mère.

PEDRO.

Lorsque dans cet heureux séjour,
Nous hazardâmes l'abordage
Pour guide nous eûmes l'Amour,
Votre rencontre est son ouvrage.
Comme vous, si Pedro le peut,
Ici, dès demain, il s'engage.
En Europe n'a pas qui veut,
Epouse jolie & Sauvage.

THAMAR.

Exemple de fidélité !
Amis, amans & tendre fille ;
En ce jour de félicité,
Ne composons qu'une seule famille ;
La tendresse & l'humanité
Embelliront toujours ces terres.
Où triomphe la Liberté,
Les hommes doivent être frères.

CHŒUR.

La tendresse, &c.

FIN.





